

Propos du Président,

La tradition et l'habitude auraient voulu que notre Congrès cette année se tienne à Nantes. Toutefois, les circonstances et la petite histoire locale nous ont conduits à La Baule. En effet notre dernière réunion à Nantes est encore toute récente et il existe par ailleurs des antécédents pour moi notables. D'une certaine façon sans doute, suis-je un pur produit de la Société d'Orthopédie de L'Ouest puisque tous mes maîtres ont été à cette place avant moi comme président. D'ailleurs, il y a quatorze ans, nous étions déjà ici sous la présidence de Jean-Loïc Gouin et beaucoup plus tôt, il y a vingt cinq ans, je participais tout au bas de l'échelle à la demande de mon maître Monsieur Bureau dont j'étais alors l'interne, à ma première publication dans la spécialité, à l'occasion des Journées de Printemps de la S.O.F.C.O.T. qui se tenaient ici en 1964.

Ce m'est l'occasion de rendre hommage à Monsieur Bureau et je ne peux que souscrire à l'éloge qu'en a fait Jean Babin-Chevaye il y a trois ans.

Monsieur Bureau a été pour moi et demeurera mon maître et je sais que je lui dois beaucoup plus qu'il n'a pu y paraître un temps. Il m'avait demandé, à l'occasion de ces Journées de Printemps, de réaliser un travail commun, public et privé - mais ces expressions n'existaient pas alors telles que dans leur souvent regrettable contexte actuel - pour colliger les observations de tous les orthopédistes nantais sur les fractures du fémur de l'enfant. Fructueuse expérience qui me mena dans diverses cliniques après m'avoir fait non sans mal, comme chez eux, dépouiller les dossiers du service. Et moi qui pensais dans mon innocence avoir participé à un travail fructueux et présenté une idée nantaise inhabituelle mais intéressante, je fus affolé des tollés et de la polémique que souleva cette communication... Je dois reconnaître avec le recul que cette polémique soulevée par un autre de mes maîtres, ancien Président de notre Société lui aussi, qui présentait la communication, m'apparaît aujourd'hui parfaitement justifiée.

Comme vous le voyez, la petite histoire locale et les attraits d'un climat maritime réputé dont j'espère nous pourrons profiter pendant ces deux jours, expliquent aisément notre présence ici.

Tout comme mes prédécesseurs, j'ai relu les discours des présidents précédents, et comme tous sans doute, j'en suis sorti abattu, constatant que tout avait été dit et mieux dit que je ne saurais le faire. Un moment, j'ai hésité à présenter un pot pourri des rêves des uns et des hautes considérations des autres, où les phrases mises bout à bout eussent constitué une véritable anthologie de notre Société. On aurait même pu organiser un concours, à qui reconnaîtrait les siens, concours doté de prix bien sûr. Aucun de ces propos de président n'a véritablement vieilli. Cependant, à chaque époque correspondent des problèmes et certains de ceux qui étaient évoqués ont tant bien que mal trouvé leur solution. D'autres persistent, d'autres dureront tant que durera notre Société, de nouvelles questions enfin seront soulevées dont certaines actuellement nous échappent alors que pourtant c'est l'avenir qui importe, pas seulement pour nous, pas seulement pour notre spécialité, mais essentiellement pour nos malades.

Tout jeune, on est impatient d'avoir la parole, certain que l'on est d'apercevoir de nouvelles vérités. Lorsqu'elle vous est donnée plus tard, a-t-on évolué ou vieilli ? a-t-on mûri ou s'est-t-on rassis ? ces fameux sujets brûlants sont devenus un peu tièdes pour beaucoup. Faut-il en déduire que les présidents sont tous de vieux croûtons radoteurs et le suis-je donc moi aussi devenu ? où est-ce cette fameuse sagesse des anciens ? Ne devrait-on pas un jour promouvoir un jeune président pour qu'il nous dise ce qu'il a sur le cœur pendant que c'est encore chaud ?

Comme vous le voyez, je n'avais toujours pas trouvé ce que je me devais de vous dire puisque vous me faisiez l'honneur de me donner la parole.

Il est pourtant au moins deux évolutions actuelles qu'il est absolument de notre devoir de maîtriser. Je veux parler des progrès des moyens d'investigation dans notre discipline et du risque de perdre la valeur artisanale au sens le plus noble du terme, de notre métier d'orthopédiste au profit de je ne sais quelle attitude technicienne.

L'imagerie actuelle, d'un apport c'est vrai considérable, peut en effet être pour nous un piège difficile à contourner, en particulier pour les plus jeunes d'entre nous qui d'emblée accèdent à une connaissance anatomique d'une éventuelle lésion, au détriment d'un examen clinique complet, minutieux, répétitif qui longtemps a été notre seul vrai moyen d'investigation. Le scanner et maintenant l'I.R.M., les possibilités de reconstruction d'images en tridimensionnel, nous fournissent des images qui nous paraissent au combien parlantes. Le risque, l'énorme risque, plus que jamais, est « d'opérer ces images » en oubliant que dans l'immense majorité des cas, la chirurgie qu'éventuellement nous proposons n'a qu'un but, améliorer la fonction. Or, on le sait bien, l'image peut être perturbée mais la fonction rester tout à fait correcte.

N'ai-je pas entendu tout récemment, lors d'une de nos nombreuses commissions hospitalières - il devait s'agir de la commission d'évaluation des soins, sous entendu d'évaluation du coût des soins - n'ai-je pas entendu proposer par un confrère d'une autre spécialité, spécialité non clinique il est vrai, proposer donc de prescrire

systématiquement à tout lombalgique une I.R.M. J'en suis resté pantois mais je me suis malgré tout cru obligé de rappeler l'importance de l'examen clinique. Je pense que vous ne m'en voudrez pas.

Je souhaite que nous ne soyons pas un jour l'occasion de dessins humoristiques tels que ceux que l'on pouvait voir il y a déjà quelques décennies, lors des premiers balbutiements de la spécialité de réanimation, dessins qui caricaturaient tout une visite entourant un célèbre professeur quelconque, les yeux fixés au mus où s'étaient de multiples tableaux, graphiques et résultats d'analyses, discutant tout savamment d'une indication thérapeutique, alors que dans leur dos, sur son lit, le malade manifestement était déjà parti bien loin de ces préoccupations bassement terrestres.

J'imaginai la même caricature de toute une visite plongée dans l'analyse finement sémiologique d'images tri, quadri ou multidimensionnelles et en couleur, tandis que derrière, le malade réalisait un magnifique saut périlleux sur son lit, affichant un large sourire.

Je suis parfaitement conscient d'apparaître aux yeux des plus jeunes comme complètement retardataire en tenant de tels propos, mais je voudrais seulement leur rappeler qu'actuellement aucune étude de la normalité des images mises en évidence par cette nouvelle imagerie n'a été réalisée et une fois encore, permettez-moi de le répéter, la normalité c'est la fonction adaptée aux besoins du malade.

C'est donc bien un esprit d'artisan que nous devons conserver, développer surtout, durant toute notre vie de chirurgien orthopédiste. Nous ne serons jamais trop proches de nos malades. Il faut les faire parler en sachant que notre interrogatoire ne doit pas être trop policier, c'est-à-dire incitatif à dire ce que nous attendons, mais incitatif à dire ce que le malade souhaite, attend de nous ; ne poser d'indication qu'en pensant à l'avenir et donc en premier lieu à l'avenir immédiat, c'est-à-dire l'échec possible ; garder toujours présent à l'esprit la question de savoir comment pourra être rattrapé l'échec éventuel d'une thérapeutique proposée. Notre thérapeutique n'est pas destinée à modifier une image pour la rendre normale, mais à soulager un handicap pour permettre ou améliorer une fonction.

Il nous faut rester des artisans, il nous faut rester lucides aussi malgré la part d'impondérables qu'il nous restera toujours à assumer au mieux de nos moyens non investigateurs et non scientifiques. Paraphrasant Maurice Béjart qui bien évidemment parlait de tout autre chose, je dirai que « toujours l'orthopédie sera comme la cuisine, il y faut du temps et de l'amour mais aussi du nez ».

Il me resterait à parler de l'avenir de notre discipline mais je n'ai malheureusement aucune disposition à la divination. Je voudrais seulement dire combien nous devons participer là où nous sommes, avec les moyens dont nous disposons, à la Recherche, plutôt que d'en subir les retombées sans pouvoir vraiment analyser la valeur ou non des nouveautés qui nous sont proposées. Je sais bien que la vraie recherche est un travail d'équipe mais il est aussi un devoir de s'instruire dans ce domaine comme nous le faisons tous dans le domaine pathologique. La recherche nécessite un esprit dénué d'a priori et Dieu sait qu'en ce domaine en France, dans notre spécialité en tous cas, nous sommes peu préparés. Nous avons en effet tous le devoir de transmettre nos connaissances, nous avons tous fait le serment d'Hippocrate mais la connaissance bien souvent piétine faute d'accepter les idées nouvelles, les concepts nouveaux, les découvertes utiles.

Il faut que cesse enfin ces a priori qui nous ont tant retardés et qui nous retardent encore tant, a priori aussi bien positifs que négatifs. Aussi bien l'acceptation comme parole d'évangile de toute affirmation de X « qui dit ou écrit que... » Et X est certainement un maître de grande valeur mais laissons-lui le droit à l'erreur ! Et tout aussi bien le « bof » vis-à-vis de l'inconnu ou de l'étranger. Cessons de penser que nous sommes les meilleurs parce que, c'est vrai, les maîtres des maîtres de nos maîtres ont été les phares de la médecine moderne en France au début de ce siècle, mais cela n'est pas héréditaire. Nous avons des savants, nous avons de grands maîtres, mais cherchons aussi à favoriser de grands disciples si l'on tient vraiment à la filiation.

Ne voyez dans mes propos aucun désabusement, aucun pessimisme, je suis plutôt de ceux qui enragent devant mes insuffisances ou mes erreurs comme devant celles des autres. Craignant donc de vous voir enrager vous aussi devant la longueur de ces propos qui l'ont rien d'originaux, je m'essayerai à conclure et ma conclusion sera en forme de remerciements.

Des remerciements à tous ceux qui ont fait que je suis ici à vous ennuyer, remerciements surtout à tous ceux qui font marcher notre Société. J'ai pu enfin admirer non seulement le dévouement et l'efficacité des secrétaires de notre Société sans lesquelles les congrès ne seraient certainement pas ce qu'ils sont, mais aussi le dévouement et l'efficacité de quelques uns qui mènent cette Société à bout de bras, qui y consacrent leur temps au détriment souvent de tous loisirs et qui le font dans un souci d'honnêteté mais aussi d'efficacité sans reproche. Notre Société qui ne cesse de s'agrandir vaut certainement la peine d'être conservée et de se développer ; après ce que j'ai dit en commençant, j'aurais mauvaise grâce à ne pas le redire en terminant. Mais, pour qu'elle puisse continuer à avancer dans la durée il faut d'autres jeunes dévouements pour aider ceux qui ont déjà commencé à prendre la relève et mon appel ici est tourné surtout vers nos plus jeunes collègues installés dans le privé.

Je crois en effet que l'un des éléments qui font l'originalité et la qualité de notre Société, c'est qu'elle ne soit pas sous « le seul empire » d'universitaires plein-temps hospitaliers, mais au contact de la vie pratique de l'orthopédiste, hospitalier ou non.

Permettez-moi de ne pas douter d'avoir été entendu au moins pour ce qui est de ce dernier appel, il y va certainement de l'avenir de notre Société d'Orthopédie de l'Ouest.

J.V. Bainvel